

Mlle Camille Vidart : (1854-1930)

Autor(en): **E.Gd.**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **18 (1930)**

Heft 335

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE

Mouvement Féministe

Organe officiel

des publications de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses

Paraissant à Genève tous les quinze jours le samedi

ABONNEMENTS

SUISSE..... Fr. 5.—
 ÉTRANGER... » 8.—
 Le Numéro.... » 0.25

DIRECTION ET RÉDACTION

M^{lle} Emilie GOURD, Crêts de Pregny

Compte de Chèques I. 943

ADMINISTRATION

M^{lle} Marie MICOL, 14, r. Micheli-du-Crest

ANNONCES

12 insert. 24 inser
 La case, Fr. 45.— 80.—
 2 cases, » 80.— 120.—
 La case 1 insertion: 5 Fr.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

Les abonnements partent du 1^{er} janvier. A partir de juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) valables pour le second semestre de l'année en cours.

SOMMAIRE: M^{lle} Camille Vidart: E. Gd. — Quelques souvenirs personnels: *** — De ci, de là... — La quinzaine féministe (bonnes nouvelles féministes en Afrique du Sud, en France, en Grande-Bretagne; ce qui se passe dans nos Parlements en Suisse): J. GUEYBAUD et A. L. — Le Congrès de Vienne (Conseil International des femmes, suite et fin): E. Gd. — Comité Universel des Unions chrétiennes de jeunes filles: C. P. — Notre Bibliothèque: *Lettres d'amour de Thomas Carlyle à Jane Welsh.* — Alliance nationale de Sociétés féminines suisses. — A travers les sociétés féminines. — *Portraits:* M^{lle} Camille Vidart; M^{me} Ernestine Furth.

M^{lle} Camille VIDART

(1854-1930)

L'époque actuelle est douloureuse pour notre génération de féministes maintenant à la brèche. Car c'est forcément celle qui voit disparaître, les unes après les autres, toutes les premières initiatrices, tous les chefs sans conteste, de la génération précédente à laquelle notre mouvement doit tant; et les cent ans révolus au 31 août prochain de Dr. Harriett Clisby ne sont qu'une splendide exception, alors que, pour ne parler que de notre pays, que de vides irréparables se sont creusés ces dernières années! Après M^{lle} de Mülinen, après M^{lle} Emma Graf, après M^{me} Pieczynska, après M^{lle} Jeanne Meyer, après M^{lle} Ch. Champury, après M^{lle} Emilie Lasserre, après d'autres encore, c'est M^{lle} Camille Vidart, qui vient de nous quitter le 28 juin dernier — le jour même où paraissait notre journal, ce qui nous a obligée à retarder de quinze jours l'hommage d'émotion et de gratitude profonde que nous avons à cœur de lui manifester ici.

Car, plus peut-être encore que d'autres organisations et institutions, qui doivent pourtant beaucoup à M^{lle} Vidart, le *Mouvement* est en grand deuil aujourd'hui. C'est que, s'il a été créé, voici dix-huit ans cet automne, l'initiative lui en revient en toute première ligne: n'entendons-nous pas encore les résonnances dans l'enthousiasme de la jeune novice qu'était alors sa rédactrice des paroles par lesquelles, assurant qu'il fallait au féminisme suisse-romand son organe à lui, elle précisait le poste à remplir et donnait confiance et entrain pour la tâche nouvelle? Et ainsi, fondatrice et l'une des marraines de notre journal, M^{lle} Vidart n'a pas cessé un instant de s'y intéresser, siégeant dans son Comité jusqu'au jour de sa mort, suivant son développement, lui envoyant des messages, des observations et des encouragements. Elle y a très peu, extrêmement peu collaboré directement, cela est vrai, et sauf la traduction qu'elle voulut bien faire pour nous, voici deux ans, d'un article anglais sur sa vieille amie, Dr. Clisby, elle ne nous a jamais rien donné de sa propre plume; mais ceci n'étonnera aucun de ceux qui savent la répugnance instinctive qu'éprouvait M^{lle} Vidart pour toute rédaction, et qui n'était sans doute que la contre-partie de ses dons d'oratrice de race (le mot est d'un maître du barreau genevois). Mais sa sollicitude affectueuse et compréhensive, nous la sentions toujours

présente; et qui, parmi les privilégiées qu'elle convia ce jour-là, dans son foyer accueillant et « home-like » de la rue de Candolle, peuvent oublier la fête intime qu'elle tint à offrir à notre *Mouvement* pour l'anniversaire de ses quinze ans révolus?

Ce grand deuil, nous le savons partagé et compris par d'autres, qui la pleurent comme nous. Car il n'y eut guère, à Genève en tout cas, pendant ces quarante dernières années, de mouvement féminin, social ou moral, auquel M^{lle} Vidart

M^{lle} Camille VIDART

ne se soit associée, et auquel elle n'ait tenté de communiquer sa flamme. Les énumérer, c'est risquer forcément d'en oublier. Essayons cependant, en remontant les années de sa vie, d'essayer approximativement ce qu'elle a accompli, ou plutôt ce qu'elle a cherché à accomplir, prodiguant, dès qu'elle entrevoyait œuvre bonne et juste à faire, toutes les rares qualités de sa personnalité d'élite.

Française par son père, le Dr Vidart, et nièce du fondateur de la station hydrothérapique de Divonne, mais Genevoise par sa mère, Camille Vidart fut élevée à Genève par une tante, ayant perdu sa mère très tôt. Education sérieuse et austère, qui lui fit sentir de bonne heure ses responsabilités et ses devoirs de fille aînée, et qui contribua certainement à développer chez elle cette conscience scrupuleuse, qui était une de ses forces; mais instruction poussée aussi, culture générale étendue, dans laquelle s'épanouirent ses brillantes qualités littéraires. Faut-il s'étonner alors que, ayant concouru pour le poste de professeur de littérature française, laissé vacant par la mort d'Eugène Rambert, à l'Ecole supérieure des jeunes filles de Zurich, elle ait été nommée entre plusieurs concurrents? le jury ne paraissant pas s'être douté, le concours étant secret, et ce prénom de Camille ayant prêté à confusion, que c'était une femme qu'il venait de récompenser! Cette aventure, digne début d'une carrière féministe, M^{lle} Vidart l'a rappelée, en même temps que les souvenirs de son professorat à Zurich, dans un charmant petit discours qu'elle fit en 1929, lors de l'Assemblée de l'Association suisse pour le Suffrage dans cette ville, et que ses auditeurs apprécièrent d'autant plus que les joies de l'entendre étaient devenues rares. C'est pendant ce séjour à Zurich qu'elle entra en relations étroites avec M^{me} J. Spyri, l'auteur de ces livres d'une si saine inspiration, qui ont charmé notre enfance, et qui l'ont charmée grâce, justement, à M^{lle} Vidart, dont les traductions françaises nous ont permis, à nous fillettes de Suisse romande, de connaître et d'aimer Heidi bien avant de savoir un seul mot d'allemand! On peut à ce propos s'étonner, et regretter très vivement, que cette œuvre de traduction soit à peu près le seul travail littéraire qui nous reste de M^{lle} Vidart, car son esprit souple, délié, prompt à saisir au vol toutes les finesses, sa culture étendue et profonde, son goût très sûr du beau, l'humour délicieux et rare qu'elle apportait à ses moindres récits, semblaient la destiner plus que bien d'autres à une carrière de femme de lettres, essayiste, biographe, ou critique littéraire. Mais nous retrouvons ici cette sorte de répulsion innée pour toute rédaction écrite, qui a rendu si rare tout article, toute étude, toute lettre signée par elle.

Heureusement que ces remarquables dons littéraires, si elle ne les réalisa pas par sa plume, elle les fit valoir dans son enseignement. A Zurich d'abord, puis à l'Ecole Vinet, à Lausanne, où elle professa ensuite, à Genève enfin, où elle donna à plusieurs reprises, dans divers groupements et institutions, des cours et des causeries de littérature ou de grammaire supérieure, ses auditrices sont unanimes à dire le régal que constituait chacune de ces leçons. Régal littéraire de premier ordre, certes, mais aussi élargissement d'esprit, compréhension fervente de ce qui, dans une autre bouche que la sienne, n'aurait été que froide scolastique, et par là même éveil aux joies supérieures de l'esprit, c'est ce que lui doivent toutes ses élèves, comme le marque plus loin l'une d'entre elles, qui devint ensuite son amie et sa collaboratrice. C'est qu'elle était aussi éducatrice dans l'âme, et qu'elle renouvelait dans son enseignement les sèches méthodes en usage autrefois. Et c'est justement parce qu'elle sentait si vivement la valeur de la pédagogie moderne qu'elle fut toujours ardemment sympathique à toutes les tentatives dans ce domaine-là, et qu'elle soutint de toutes ses forces deux institutions établies à Genève notamment: l'Institut J.-J. Rousseau et le Bureau International d'Education. Dire ici ce que fut et fit pour eux sa sollicitude toujours fidèle, sa générosité jamais lassée, son initiative constamment en éveil, dépasserait les cadres de cet article; mais nous savons répondre au désir de ses collaborateurs en soulignant dans ce domaine tout spécialement combien inappréciable fut là aussi son appui.

— Mais, nous diront sans doute nos lecteurs, c'est comme féministe surtout que nous avons connu, aimé et respecté M^{lle}

Vidart, et l'on peut s'étonner que, dans ce journal, cette forme de son activité soit si tardivement mentionnée, et après tant d'autres. Mais il faut aussi comprendre, d'abord que, pour les femmes de cette génération, le féminisme n'était pas, comme il l'est devenu plus ou moins de nos jours, une carrière à suivre, une vocation à embrasser; et ensuite que, étant donnée sa nature, on ne peut, pour elle comme pour d'autres, parler du moment où elle devint féministe. Elle l'a toujours été. Le féminisme n'était pas, pour cette nature passionnée de justice, une revendication d'un ordre particulier, ni une doctrine spéciale: c'était toute la vie. C'était un principe d'équité, de fraternité humaine, auquel on pouvait rendre témoignage dans quelle carrière et au milieu de quelle occupation que ce fût. Et voilà pourquoi, pensons-nous, Camille Vidart, de l'avis de celles qui la connurent bien en ces années décisives, chercha quelque temps sa voie — elle dirigea, par exemple, une clinique à Genève — avant de se consacrer à celles de nos organisations féminines qui l'absorbèrent ensuite. Et puis, il faut signaler, à ce même moment, sa rencontre avec cette même personnalité d'élite, Dr. Harriett Clisby, dont l'empreinte fut capitale sur d'autres de nos devancières disparues, comme M^{me} Pieczynska et M^{lle} Emilie Lasserre, et qui, si elle n'influença pas au strict sens du mot M^{lle} Vidart, parce que sa personnalité à elle était tout aussi forte, l'aida cependant à orienter sa vie vers des activités correspondant à ses principes et à ses dons. C'est alors la période de la création (1891) de l'Union des Femmes de Genève, selon le type de cette Union de Boston, que les récits de Dr. Clisby et de M^{me} Pieczynska avaient fait connaître à quelques personnalités féminines de Genève, et dont M^{lle} Vidart fut un des premiers membres inscrits, avant d'en devenir vice-présidente, puis présidente (1898); c'est l'activité de cette Union, particulièrement brillante sous sa présidence, et qui se signale par d'intéressantes et fécondes démarches et créations; c'est vers 1894 la fondation de ce Home coopératif, qui fut jusqu'à l'an dernier son souci et sa préoccupation constante, et au moyen duquel elle sut si ingénieusement résoudre, tout au moins partiellement, le problème toujours aigu du logement pour femmes seules¹; c'est son voyage avec Dr. Clisby aux Etats-Unis, où l'on voulait à toute force la garder comme professeur dans un collège féminin; ce sont les préparatifs de ce premier Congrès des Intérêts féminins, qui se tint à Genève en 1896, à l'occasion de l'Exposition nationale, la première manifestation féminine de cette envergure dans notre pays, et que M^{lle} Vidart présida si magistralement (son discours d'ouverture, notamment, fut un de ses plus beaux moments oratoires); c'est, à la suite de ce Congrès, la fondation de la Commission permanente des Intérêts féminins, chargée de veiller aux intérêts des femmes suisses dans leurs relations avec les autorités fédérales, et que M^{lle} Vidart présida également quelque temps; c'est en 1899 la création, qui rendit l'existence de cette Commission inutile, de notre Conseil national des Femmes suisses, l'Alliance de Sociétés féminines, création à laquelle M^{lle} Vidart travailla, en même temps que M^{me} Chaponnière-Chaix, M^{lle} Hélène de Mülinen et M^{me} Pieczynska, pour ne nommer que celles-là, comme représentante d'une des quatre Sociétés cantonales initiantes, l'Union des Femmes de Genève, avant d'entrer dans le Comité directeur; c'est, en 1899 également, sa participation au Congrès de Londres du Conseil International des Femmes, et son élection comme secrétaire de séances, poste qu'elle remplit cinq années durant... Et partout, dans toutes ces activités, dans

¹ Le système en était fort simple: M^{lle} Vidart avait loué un vaste appartement, dont elle sous-louait les chambres exactement au prix de revient à des femmes seules, de ressources minimes, prélevant seulement un léger pourcentage en plus pour alimenter une caisse de profits et pertes, dont le produit retournait aux locataires sous forme de trop perçu ou d'achat d'un objet utile à la communauté. Cet appartement comprenait en outre une salle à manger commune, et une cuisine commune, où une femme de ménage, logée gratuitement, préparait contre un petit salaire un repas au prix coûtant, les pensionnaires cuisinant elles-mêmes leurs autres repas dans leur chambre. Les services rendus par ce Home, trente années durant, non seulement au point de vue matériel, mais encore au point de vue moral, en égayant des solitudes et en apaisant des amertumes dans une atmosphère de solidarité, ont été inappréciables.

toutes ces formes premières d'organisation de notre mouvement, elle dépense sans compter ses forces et ses dons, répand largement la semence de ses idées, prodigue ses initiatives, l'esprit ouvert, le cœur chaud, et, ce qui est rare, à la fois consciente de la nécessité de l'organisation féminine, et en même temps dépassant les cadres de ces organisations de toute sa riche et forte personnalité... Puis, à cette période d'intense activité surtout féminine, en succède une autre non moins remplie, et qui est marquée alors du signe de la collaboration masculine, à la Fédération abolitionniste que la mort seule lui fera quitter, et où elle prend une part active à la campagne de 1896 contre les maisons de tolérance; à la *Revue de morale sociale*, qu'elle contribue à fonder avec Louis Bridel et Auguste de Morsier, et dont elle fut secrétaire de rédaction; plus tard au *Signal*, journal semi-politique, semi-social, et à ce Groupe national, maintenant disparu, mais qui, même en admettant des femmes parmi ses membres, fut un temps assez fort pour envoyer, grâce à la représentation proportionnelle, deux députés défendre au Grand Conseil les principes de justice sociale qui sont encore à la base de tous nos mouvements actuels. Cette collaboration avec des esprits masculins, avec des hommes de valeur, elle l'a beaucoup appréciée, trouvant peut-être là des vues plus larges, une moins minutieuse préoccupation des détails, que dans les milieux uniquement féminins, et ces qualités masculines correspondant mieux à l'envol de son esprit, qu'impatientaient parfois la lenteur et la prudence des réalisations pratiques. C'est dans cette période également que, toujours avec Auguste de Morsier, elle crée l'Association genevoise pour le Suffrage féminin (1907), s'intéresse de très près à la Ligue d'Acheteurs fondée en Suisse après le Congrès de Genève (1908), à l'Union pour l'Art social, au journal *L'Essor*, dont elle fut même rédactrice par intérim, à différents mouvements sociaux et socialistes, aux organisations coopératives avec Alfred de Meuron, et notamment aux Commissions féminines, desquelles elle est un membre assidu et où elle apporte des idées neuves et heureuses comme celle d'une soirée récréative à offrir à tout le personnel, au mouvement pacifiste, en contribuant à fonder l'Union Mondiale de la Femme et en adhérant à la Ligue de Femmes pour la Paix et la Liberté, à la Société de secours mutuels de l'enseignement libre; à combien d'autres encore... Et pour elle, être membre d'une de ces Associations, ce n'est pas verser passivement une cotisation et figurer, tel un numéro, sur un registre: c'est porter un intérêt vivant, suggérer des idées, donner des conseils dès qu'on les demande, payer largement de sa personne...

* * *

Nous en oublions forcément, parmi toutes ces activités qu'elle a vivifiées de son esprit, et nous nous en excusons auprès de ceux de leurs représentants qui liront cet article. Mais il nous paraît que ce n'est pas en allongeant indéfiniment une sèche énumération que nous faisons le mieux revivre la magnifique personnalité de Camille Vidart, mais bien en disant aussi dans quel esprit elle accomplit tout ce travail.

Heureux ceux qui ont faim et soif de justice... Rarement, la parole biblique a été mieux appliquée. Car c'est parce qu'elle avait vraiment faim et soif de justice qu'elle a fait son œuvre. C'est, nous l'avons dit, et nous y insistons, par esprit de justice entre les sexes qu'elle a été féministe, suffragiste, convaincue et courageuse. C'est par esprit de justice envers les malheureuses mises hors la loi par un système inique qu'elle n'a cessé de travailler au sein de la Fédération abolitionniste, comme à l'Association du Sou Joséphine Butler; c'est par esprit de justice sociale qu'elle était coopératrice, voyant dans ce système un remède aux inégalités économiques; c'est son sens de justice qui l'a fait souffrir horriblement de la guerre; c'est par esprit de justice poussé logiquement jusqu'au bout qu'elle a été tout droit aux principes socialistes. Et cet esprit de justice, elle ne se bornait pas à le proclamer en théorie; elle le vivait dans les moindres détails de sa vie, s'indignant de toute sa chaleur de cœur contre les préjugés, les étroitesse, les compromissions qui foisonnent sur la route de quiconque touche à la vie publique. Et c'est cet idéal qui avait empreint si fortement son caractère, qui l'avait

faite si large, si accueillante à toutes les idées neuves, d'où qu'elles vinssent, parfois même sans examen critique suffisant, parce qu'était inné en elle ce sentiment qu'il était juste de tenir compte de tout effort vers la vérité. Personne moins qu'elle, il faut aussi le répéter, n'a été la femme d'une école, d'un groupe, d'une chapelle. Elle débordait tous les cadres. Elle avait foi en tout et en tous. Et c'est pourquoi on aurait rougi devant elle d'une mesquinerie, d'une jalousie, d'une pensée petite ou malveillante.

Mais peut-être justement parce qu'elle avait un si noble idéal, Camille Vidart n'a-t-elle pas eu de la vie tout ce qu'elle était en droit d'en attendre. Trop souvent, les réalisations incomplètes, les incapacités dont il faut tenir compte, les demi-solutions que l'on est obligé d'accepter, l'ont attristée et meurtrie. Trop souvent, l'élan, parfois insuffisamment raisonné de sa pensée et de son cœur, s'est heurté à la dure réalité des faits, ou à l'insuffisance des hommes et des femmes. Il ne faut pas en accuser sa nature de femme. Peut-être bien, eût-elle été un homme, que d'autres possibilités lui eussent été offertes pour déployer l'essor de ses initiatives, et certainement ses dons hors ligne eussent trouvé alors un emploi plus complet au service des autres. Mais je ne crois pas qu'elle en eût connu davantage la joie de la vie. Parce que c'est la noble rançon des âmes au-dessus de notre trempe humaine de viser toujours plus haut à l'inatteignable, et de souffrir de le voir toujours rabaisé à la médiocrité.

S'il est certain qu'elle a connu cette souffrance, je voudrais être aussi certaine qu'elle a éprouvé la joie — mais elle était trop modeste pour cela — de savoir le sillon de lumière qu'elle a laissé derrière elle, et qui éclaire notre route. Car ce n'est pas seulement sur des points précis et pratiques qu'il faut continuer l'œuvre de Camille Vidart; c'est de son esprit de largeur, de bonté, de générosité et de justice qu'il nous faut nous inspirer, nous tous et toutes, dont le deuil communie aujourd'hui avec celui de sa famille, de sa sœur surtout, compagne fidèle de sa vie intime. « Quand une vie noble, désintéressée et féconde est retranchée, la communauté tout entière est atteinte; c'est un deuil public », nous écrivait-elle elle-même, voici plus de vingt ans, à l'occasion d'un deuil personnel. Est-il une pensée qui puisse mieux s'appliquer à ce que, tous et toutes, nous ressentons aujourd'hui?...

E. Gd.

Quelques souvenirs personnels

C'était dans l'hiver de 1885 à 1886. Appelée à Lausanne l'année précédente, par le Conseil directeur de l'école, qui s'appela plus tard — du nom de son fondateur — Ecole Vinet, M^{lle} Vidart y était arrivée auréolée d'un grand prestige.

J'avais quinze ans et j'étais en première. Notre « volée », bruyante, babillarde, étourdie, se révélait pleine d'ardeur au travail et appréciait tout particulièrement les leçons de français. Je vois encore M^{lle} Vidart entrant dans notre salle aux longs pupitres noirs, au plafond bas, aux murs gris, mais égayée par un bon feu de cheminée. Grande, imposante, un peu anguleuse, vêtue d'une robe noire toute droite, en parfait contraste avec la hideuse mode d'alors qu'elle n'avait jamais consenti à adopter, elle roulait entre ses doigts les grosses perles noires de sa longue chaîne de montre. S'avancant d'un pas délibéré, elle montait sur l'estrade et commençait sa leçon; aussitôt nous étions captivées! Tout nous plaisait en elle: sa voix prenante, au timbre net, la façon qu'elle avait de prononcer lentement nos noms, ses yeux clairs qui semblaient lire dans notre conscience, ses questions si intelligemment posées auxquelles on ne pouvait répondre sans réflexion, son calme entraînant qui ne faisait jamais défaut, mais jamais non plus ne dépassait la mesure de l'entière sincérité.

Préférions-nous la rédaction, la lecture, la diction, la grammaire? Je ne sais: le dernier sujet abordé nous paraissait toujours le plus beau. Oh! les merveilleux poèmes en prose et en vers qu'elle trouvait à nous lire! Avec quelle joie nous les copions ensuite dans des cahiers religieusement conservés. Et comme nous nous évertuons — bien en vain, hélas! — à les réciter avec le même en-